

Entretien de Jacques Montredon avec Thomas Henriot

Jacques Montredon, chercheur indépendant, travaille actuellement sur un « Racine, Nô » où, mettant à profit la structure du théâtre traditionnel japonais, il évoque Racine et Port-Royal. Comme pour son dernier ouvrage, *De bouche à oreille, Dictionnaire des étudiants étrangers de Besançon* (Cêtre, 2005), il compte sur Thomas Henriot pour illustrer son nouveau livre. C'est donc avec amitié qu'il a demandé à ce jeune artiste, voyageur dessinateur, d'évoquer son travail à Bénarès.

Thomas Henriot, né à Besançon en 1980 et diplômé des Beaux-Arts de Besançon (2003), a déjà parcouru le monde à grands pas, mais a surtout séjourné en Inde en 2004, 2005 et 2006 pendant de longues périodes. Il a déjà à son actif plusieurs expositions, à Besançon et en Franche-Comté bien sûr, mais également en Inde (Hyderabad, Pondichéry, Ahmedabad, Bhopal) et au Sultanat d'Oman (Mascate). Sa dernière grande exposition à Besançon s'est tenue à l'IUFM de Franche-Comté en octobre 2006. Intitulée Shiva-Lingam, elle rassemblait les œuvres produites lors du dernier séjour de l'artiste à Bénarès. Les reproductions insérées dans ce numéro des *Lettres Comtoises* proviennent de cette exposition (photographies de Georges Panneton).

Jacques Montredon : En 2004, tu as passé huit semaines à Bénarès (Varanasi). Tu as dessiné sur les rives mêmes du Gange. Tu te mêlais à la foule des pèlerins, puis tu t'asseyais, te mettais au travail. Certes tu faisais cela le plus légèrement du monde, mais tu n'étais pas invisible, et ton regard s'attardait... Est-ce que tout se passait en silence ou est-ce que tu abordais les personnes avant de les peindre dans leurs poses naturelles ? Quelles étaient leurs réactions ? De la complicité sans paroles, parfois des refus, un bref marchandage ? Un dialogue pouvait-il s'amorcer et en quelle langue ? Est-ce que quelqu'un t'a parfois demandé de faire son portrait ? Travaillais-tu régulièrement, fréquentant les mêmes lieux ou au contraire en changeais-tu fréquemment ?

Thomas Henriot : Lors de mon premier séjour à Bénarès, je suis bouleversé par un petit événement. M'insinuant dans les ruelles qui mènent aux rives du fleuve, je dépasse une boutique de *tchai* (thé). À la vue de mon carton à dessin, plusieurs hommes m'appellent, me faisant signe de m'approcher, m'invitant à faire le portrait du vieillard qui est assis parmi eux. Il pose son regard dans le mien et j'observe le manège de deux agates grises, luisantes, du carton à mes yeux, de mes yeux au carton. Hagard, incrédule, j'achève mon dessin, le lui présente. La nacre bleutée s'inonde, de fines allées brillantes sillonnent les mille rides. Je lui laisse le dessin, fuyant mes propres larmes...

J'ai séjourné plusieurs fois à Bénarès entre 2004 et 2006, y passant parfois des périodes de six mois. J'avais entamé depuis plusieurs années une démarche de « dessin en voyage », travaillant à l'encre et au pinceau, constamment sur le motif.

De toutes mes pérégrinations à travers différents lieux, différents pays, Bénarès est sans doute la plus marquante.

Très vite fasciné par cette ville, j'ai mis en place comme de coutume mon processus de travail.

Je pars chaque matin, armé de mon attirail de dessin, sur les rives du Gange, effectuant toujours le même itinéraire : des marches des *ghats* (des terrasses) jusqu'à l'intérieur des temples. J'attends toujours avant de m'asseoir, d'imposer ma présence, un signe favorable ou une invitation. Rapidement je suis connu des baigneurs qui, comme soumis à des rythmes,

proches de l'obsession, se rendent quotidiennement aux mêmes heures, sur les mêmes *ghats*, pour les bains, prières, ablutions et autres rites. J'entreprends de les dessiner, soit d'un commun accord établi par un échange de regards, soit à leur propre initiative, ou enfin les prenant peu à peu dans la toile du dessin, je choisis de les surprendre. La curiosité si naturelle aux Indiens, ajoutée à leur enthousiasme quant à la représentation de leur image, nous transporte alors dans un rapport de découverte mutuelle et de confiance.

Ainsi de longs moments s'écoulent, chacun lisant, à travers mon ouvrage, le fil de ma pensée. Les regards convergent vers le dessin : naît alors une concentration collective, qui constitue d'heure en heure, et de jour en jour, le corpus de ma peinture. Les enfants sont chassés et tout autour de moi, chacun se fait complice de mon travail.

En abordant un dessin, je cherche à priori à suivre une image en mouvement, suggérée par les poses magiquement agencées dans ces espaces sans limites.

Plus tard, substituant un hindi laborieux à l'anglais, je comprends que la peinture, pur acte de concentration, est assimilée à une forme de méditation, à un acte sacré pour ainsi dire. Cela m'explique le profond respect, l'enjouement serein, et cette sorte de vibration qui environnent à chaque instant mon ouvrage.

Au fil des jours, si je tarde à me mettre au travail, on m'y invite, m'honorant du titre de « *painter babu* » (maître peintre). Salué sous ce nom tout au long de mon chemin, je me vois contraint de refuser les sollicitations.

Certains, après des mois, me rappellent, de temps à autre, la promesse d'un portrait. Chaque soir, après avoir terminé mon travail, je suis invité à me laver parmi les hommes qui font leurs ablutions. Moments intenses : on me masse, on me coiffe, parfois on m'appose le *bindi* (point) ou la marque de Shiva (trois barres horizontales). On maquille mes yeux de khôl, on me passe un collier de chrysanthèmes que je sens flotter sur mon dos, on m'attache un bracelet ou on me glisse une bague au doigt. La nuit tombe, le linge est sec, nous buvons un dernier *tchai* et nous nous dispersons.